

Copie

Paris 21 Octobre 1864

Sire

Je remercie vivement
V. M. de la bonne lettre
qu'elle m'a fait
l'honneur de m'adresser.

Je l'ai méditée longuement
et je m'empresse
d'y répondre en fai-
sant appel à toute
l'indulgence de V. M.

Je sais par expérience
qu'une démarche
intempestive peut avoir
des suites fâcheuses. Le
récent exemple de
celle concernant le
transport de la

capitale en est une
preuve. Aussi avant
de faire une communi-
cation aussi grave que
celle contenue dans la
lettre de V. M. j'ai cru
qu'il était de toute
nécessité de reconnaître
le terrain, et de rendre
compte, au préalable,
à V. M. de l'effet que
selon toute probabilité
elle ferait sur l'esprit
de l'Empereur.

La communication
que V. M. désirerait faire
à l'Empereur peut
se résumer dans ces
trois points:

1^o Demander à l'Empereur d'initier la question de la Venetie par un Congrès, ou bien

2^o Demander à l'Empereur de traiter cette même question directement avec l'Autriche;

3^o Préparer en tout cas l'Empereur à l'éventualité prochaine d'une guerre entre l'Italie et l'Autriche.

D'après les informations confidentielles que je me suis adroitement procurées, informations qui sont, du reste, conformes en tout point à ce que je savais déjà des dispositions de l'Empereur, il résulte que l'Empereur ne serait pas

disposé à accueillir les
deux premières demandes,
et voici les raisons.

L'Empereur a émis
l'année passée l'idée d'un
Congrès. Elle a été
rejetée par toutes les
grandes Puissances et
surtout par l'Autriche.
L'Autriche a déclaré
en cette occasion qu'elle
n'accepterait de Congrès,
qu'autant qu'elle aurait
la certitude que la question
de la Vénétie n'y serait
pas posée. Redemander
un Congrès, et le redeman-
der précisément pour y
traiter cette question, equi-
vaudrait à s'exposer à
un refus certain.
L'Empereur ne peut
pas s'exposer à un refus,
à moins qu'il ne le

2

cherche exprès pour avoir
un prétexte de faire la
guerre. Mais, ainsi que
j'aurai l'honneur de
l'exposer tout à l'heure
à V. M., l'Empereur ne
veut pas la guerre. Cela
étant, il ne voudra
pas de gaieté de cœur
exposer sa dignité à la
certitude d'un refus.

La question de traiter
directement avec l'Autri-
che pour une cession
pacifique de la Venetie
sera écartée pour la
même raison. L'année
passée j'avais prié
l'Empereur d'en faire
dire un mot à Vienne.
L'Empereur n'a pas voulu.

Il m'a dit alors que cela
pourrait être fait sans
inconvenient par l'An=
gleterre, mais non
par la France. Un
refus donné à l'Angle=
terre n'aurait pas, en
effet, les conséquences
d'un refus donné à la
France. Il est certain
que l'Autriche se refus=
era à écouter quelque
proposition que ce soit
à ce sujet. Dès lors la
position serait la même
que dans le cas précé=
dent, c'est à dire que l'Empé=
reur devrait ou estuy=
le refus de l'Autriche
sans souffler mot, ou
bien en prendre prétexte

pour déclarer la guerre,
ce qui est bien loin de
ses idées.

Passons maintenant
au 3^e point. L'Empereur
nous conseille de
faire une politique
d'ordre, d'épargne, et
par conséquent de désor-
drement. C'est le conseil
qu'il nous donne constan-
ment lorsque l'occasion
s'en présente: mettre
les finances en ordre et
attendre. Voilà son
axiome. Cependant
si V. M. lui disait
qu'elle est absolument
forcée à faire la
guerre à l'Autriche,
l'Empereur répondrait:
« faites-la, mais ne

" comptez pas sur moi ;
" si l'Autriche vous
" attaque, vous pouvez
" compter sur la sympathie
" thie de l'Europe et
" sur les précédents de
" ma politique, mais
" si c'est vous qui
" attaquez, tirez vous
" d'affaire . "

Telle serait sans
nul doute la réponse
de l'Empereur. Et ce à
dire que si l'Italie
est battue, si l'Autriche
envahissait la
Lombardie et le Piémont,
la France resterait
l'arme au bras ?
Je ne la pense pas.
L'Empereur viendrait
nous aider, et redescendrait

peut être une seconde fois
 en Italie. Mais à quelles
 conditions? L'idée de
 la fédération reviendrait
 peut-être sur le tapis
 et par conséquent la
 perte de Naples serait
 peut-être l'un des
 résultats de cette position.
 Cette prévision me paraît
 extrêmement grave, et
 je ne puis à moins
 d'appeler sur elle toute
 l'attention de V. M.

Mais est-ce que
 l'Empereur est réellement
 contraire à toute idée
 de guerre? Oui, sire:
 je n'hésite point à
 l'affirmer. Il y est
 contraire par des raisons

personnelles. Il y est con-
traire par ses raisons de
politique générale inté-
rieure et extérieure. En
voulez vous une preuve ?

Il n'y a pas longtemps
l'Angleterre le sollicitait
pour faire la guerre en
faveur du Danemark.
L'occasion était magni-
fique. La reconstitution
de l'alliance occidentale
France, Angleterre, Italie,
et avec elles, le Danemark
et la Suède / la solution
de la question vénitienne,
la frontière du Rhin à
la France. Tel devait
être le résultat de la
campagne. Oh bien !
L'empereur a refusé net.

Il faut bien dire aussi
que l'opinion publique
en France ne fut jamais
aussi pacifique qu'à
présent. Il y a ici
une véritable rage
de paix. Les tendances
du Corps législatif, du
Sénat et de toute cette
partie de l'opinion pu-
blique qui a le moyen
et l'occasion de se
manifester, est dans un
sens opposé à la guerre,
dans le sens des réformes
libérales à l'intérieur.

Il faut également ne
pas perdre de vue la
situation générale de
l'Europe. Elle n'est pas
favorable à une guerre
faite par la France.

V. M. se rappellera que
l'Empereur s'est arrêté
à Villafraanca, au milieu
d'une campagne victorieuse,
étant parfaitement sûr
de l'Angleterre, et tant
presqu'allié à la Russie.
Comment se déciderait
- il à tirer l'épée main
tenant contre l'Autriche
avec l'Angleterre peu
sûre, la Russie froissée,
irritée, hostile, la Russie
capable de se joindre
à l'Autriche pour peu
que celle-ci la laisse
faire à sa guise dans
les Duchés, l'Allemagne
toute entière ayant la
menace à la bouche et
la défiance au cœur?
Non sire, l'Empereur

4

ne veut pas faire la
guerre, et si nous le
forçons, en cas de défaite
à repasser les Alpes,
il y mettra peut être
des conditions que V. M. ne
pourra jamais accepter.
Ces conditions ne seront
certes pas des annexions
à la France de quelque
morceau de territoire
italien. L'Empereur n'y
pense pas. Mais ces con-
ditions consisteront dans
un retour à des idées
de coopération. Telle
est, du reste, ma conviction.

Dans cet état de
choses, je ne demande,
Sire, s'il est bien sage
de mettre en avant

l'idée d'une guerre
au printemps entre
l'Italie et l'Autriche.
Je ne suis pas compé-
tent en matière de
guerre. C'est à V. M.
et à ses généraux
de juger si nous sou-
mes en mesure de
faire seuls la guerre
à l'Autriche. Je me
permets seulement de
faire humblement re-
marquer à V. M. que
si l'on n'a pas à cet
égard une conviction
absolue et fondée,
V. M. et ses Ministres
ne peuvent pas risquer
ainsi la couronne de

V. M., l'avenir de ses
enfants, les destinées
de la Nation. Que
V. M. me pardonne, je
la supplie, la franchi-
se de mon langage.
Mais je crois de mon
devoir de répondre
par la plus grande fran-
chise à la confiance
dont V. M. m'honore.

Certes, ce que V. M.
me dit des conditions
intérieures du pays est
bien grave et bien
triste. Je ne me dis-
simule nullement les
énormes difficultés
contre lesquelles V. M.
doit lutter. Mais

je suis convaincu que
V. M. pourra les vaincre.
Ils en a vaincu bien
d'autres! Seulement
il est indispensable de
re'tablir l'autorité dans
le pays. Que V. M. parle
ferme et haut; qu'elle
fasse bien savoir au
parti de l'action
qu'elle est disposée à
le combattre à outrance
s'il ne se tient pas
tranquille, et la guerre
civile sera évitée. La
crise actuelle est passagè
gère. Tous les éléments
honnêtes, et ils sont,
Dieu Merci, l'im-
mense majorité, se
rallieront, comme ils
l'ont toujours fait, autour

de V. M. Personne en
 Italie n'a le droit d'être
 plus Italien que Vous,
 sire. Si'on le sache
 et qu'on le dise, et tout
 ira bien. Et lorsque
 le temps sera venu,
 lorsque la situation
 de l'Europe le permet
 tra, alors, mais alors
 seulement, on pourra
 tirer l'épée avec la
 certitude du succès.
 En attendant il est
 de la plus haute impor-
 tance, il est indispen-
 sable qu'on mette
 ordre aux Finances,
 car "senza quattrini
 non si fa all'amore".
 Lorsque je suis

revenu à Paris, j'ai
trouvé l'Empereur
sous la mauvaise
impression des faits
de Turin et du change-
ment de Ministère.
J'ai longuement expliqué
à S. M. les causes et les
malentendus qui avaient
produit ce résultat,
et j'ai surtout
démontré la nécessité
où V. M. s'était trouvée
de changer de Ministère.
Je lui ai porté en
^{même} temps des assurances
catégoriques de la part
du nouveau Ministère
sur l'exécution de la
Convention. J'ai été

allegz heureux, sire, pour
dissiper toute mauvaise
impression dans l'esprit
de l'Empereur.

Mais si maintenant
à un intervalle si
rapproché, on faisait à
l'Empereur une commu-
nication dans le sens de
la lettre de V. M., je

suis convaincu qu'elle
ne serait pas la bienve-
nue, et qu'elle produi-
rait un mauvais effet.

En soumettant
ces réflexions à l'exa-
men de V. M. je
fais appel une seconde
fois, à l'indulgence
et à la bienveillance

de V. M. et je Vous
prie, sire, de vouloir
bien agréer l'expression
des sentiments les
plus respectueux et
les plus dévoués
avec lesquels je suis,
Sire

de V. M.

Le très h. et t. ob. serviteur
et sujet
Sigue: Nigra